



## Hors Satan de Bruno Dumont

L'agnostique Dumont suit les pas des chrétiens Dreyer ou Bresson. Un cinéma qui cherche toujours et trouve souvent. Passionnant.

**L**e nord de la France est à peu près à Bruno Dumont ce que la montagne Sainte-Victoire était à Cézanne. Dumont a essayé quelques fois, depuis qu'il réalise des longs métrages, de s'en évader, d'aller voir ailleurs s'il y était. Cela donna *Twentynine Palms*, dans le désert américain, film raté et désagréable, ou *Flandres*, dont les meilleures séquences – filmées aux quatre saisons de l'année – se déroulaient dans le Nord.

Cette fois-ci, ce sont les dunes entre la campagne et la mer (qu'on aperçoit brièvement à quelques moments) qui sont l'objet du cinéaste. C'est d'ailleurs la première image qui revient à la mémoire quand on tente de se souvenir d'*Hors Satan* : un personnage qui déambule dans

les dunes, à des heures différentes de la journée, donc sous un angle et sous une lumière différents, dans des couleurs qui changent tout le long du film.

**Mais une dune, avec des herbes ou des genévriers qui tremblent sous le vent**, ce n'est pas anodin dans l'histoire du cinéma. On pense à *Ordet* de Dreyer, où un jeune homme illuminé erre dans les dunes en s'adressant à Dieu. Ce n'est pas la première fois que Dumont s'inscrit dans la lignée de Dreyer ou de Bresson – et il continue sur cette voie en feignant de ne pas entendre ceux qui le lui signalent. Or Dreyer et Bresson, ou Bernanos, sont deux grands cinéastes et un grand écrivain chrétiens. Dumont reprend leurs motifs, leurs personnages, les thèmes, presque tout au fond, mais en les montrant avec

un œil d'agnostique et en intégrant à son cinéma la sexualité frontale, qui ne pouvait être montrée à l'époque de ses prédécesseurs illustres.

Hors Satan, l'homme qui erre dans les dunes dans *Hors Satan*, n'est donc pas un saint. Qui est-il alors ? On reconnaît un arbre à ses fruits. Que fait-il ? Avec sa belle gueule ravagée très photogénique (David Dewaele, déjà vu dans des films de Dumont, très impressionnant), le personnage principal est un SDF qui s'est installé une petite cabane dans les dunes. Il vit de la générosité des habitants du village. Il guérit les malades, à moins qu'il ne les exorcise. Mais il a aussi un fusil et abat un homme qui abusait régulièrement de sa belle-fille, apprendra-t-on plus tard. Le tout monté sèchement, sans fioritures, sans aucune musique, en plans larges ou très serrés (des inserts effectivement bressoniens), par ellipses parfois, de rares travellings, des plongées et contre-plongées. Une idée par plan !

Le "héros" assomme aussi à mort un gardien qui s'approchait un peu trop de la jeune femme libérée de l'emprise de son beau-père, qui est devenue sa protégée, sa disciple. Son amoureux peut-être aussi. C'est une fille de la campagne, Mouchette

### de plan en plan, Dumont recherche le moyen d'aller au miracle

contemporaine, une brune aux cheveux en l'air qui affectionne et suit partout cet homme étrange qui ne semble pas très intéressé par la galipette mais qui n'aime pas qu'on s'en prenne à cette fille. Parfois aussi, il s'agenouille en regardant les nuages qui passent dans le ciel et elle fait comme lui.

**Qui est-il alors, lui, l'exclu de la société ? Un gourou solitaire ? Un envoyé ?** Mais de qui ? De Dieu ou de Lucifer ? Est-il un ange, un ange-gardien ? Peut-être. Ou un ange déchu, exterminateur ? Tout cela à la fois. De qui se réclame-t-il ? De personne – il est dit dans la Bible que les anges n'ont pas besoin de posséder la foi, puisqu'ils savent tout de Dieu. C'est donc un ange sans morale exprimée (autre que "on a fait ce qu'il fallait faire", sans aucune forme de regret), sans référent visible, et donc inquiétant, imprévisible. Et puis tout bascule lorsque sa protégée est retrouvée morte, violée, étranglée sans doute.

Et Dumont de rechercher le moyen d'aller au miracle. De plan en plan, il semble chercher à nous enivrer, à mettre nos sens en éveil pour nous préparer à l'impossible. Qui adviendra, naturellement. Comme si Dumont était à la recherche du secret perdu des grands maîtres du cinéma pour pouvoir dire quelque chose de nouveau sur le bien et le mal aujourd'hui mais sans avoir recours à la parole, le verbe qui crée tout, dont s'armaient Bresson ou Dreyer.

Étrange cinéaste que le téméraire Bruno Dumont, dont la foi dans le cinéma semble être plus forte que tout. A un moment du film, le personnage principal tire un coup de fusil dans un bosquet, au hasard, en voyant un oiseau le survoler. Quand il pénètre le bosquet après avoir tiré, il constate qu'il a abattu un chevreuil, qu'il entreprend aussitôt d'achever. Sa protégée, horrifiée, lui demande pourquoi il a accompli cela. Et il répond : "J'ai tiré sans voir." C'est peut-être la morale du film de Dumont. Il faut poser la caméra là où les gens s'agitent, filmer sans savoir au juste ce que l'on cherche à filmer, ce qui en émergera. Juste pour voir.

Jean-Baptiste Morain

*Hors Satan* de Bruno Dumont, avec David Dewaele, Alexandra Lematre, Aurore Broutin (Fr., Belg., 2011, 1h49)

raccord

### rire vieux

Bienvenue à bord est un des films les plus laids du moment, acteurs venus là pour cachetonner, situations sexuelles éculées (adultère patron/secrétaire, épouse en furie, steward qui fait le pédé le petit doigt en l'air, etc.), déco de magasin d'exposition, misère du filmage numérique et surtout un film qui revendique son défaitisme annoncé : pas besoin de se casser la tête pour faire rire le crétin de spectateur, il en a déjà pour son argent avant même d'entrer dans la salle. En dépit de son cynisme paresseux, le film cartonne, c'est un mystère. Il date de 2011, c'est aussi un mystère. Pourquoi ? De Potiche (Ozon) à Rien à déclarer (Dany Boon) en passant par Bienvenue à bord, avec des fortunes artistiques certes diverses, un même ancrage dans les années 70 se dessine, avec sa trivialité et sa laideur fétichisées. Et on remarque que les acteurs les plus populaires du moment (Jean Dujardin, Gilles Lellouche, Benoît Poelvoorde...) pourraient être des acteurs de cette décennie-là. Faut-il être nostalgique pour faire rire en France ? Oui. Et vers quoi se retourne-t-on dans ces films ? Nostalgie de l'enfance (nombre de spectateurs et d'auteurs du cinéma actuel sont nés à cette époque), nostalgie de la clarté sexuelle (en ce temps-là, un mec était un mec), nostalgie d'un esprit bon enfant et d'une vulgarité sans trouble profond. Et surtout, c'est une époque où un certain unanimisme du public existait, où une communauté de spectateurs existait encore, soudée par la télévision et le film du soir dont tout le monde parlait le lendemain en cour de récré. Ce n'est pas forcément une tare, on peut même aimer certains acteurs issus de cet esprit-là, de Didier Bourdon à Christian Clavier, qui a l'air hilarant dans son prochain film (On ne choisit pas sa famille). On remarque cependant que seuls les faiseurs de comédie auteurs (Mouret, Salvadori, Podalydès) tentent d'inventer un comique de leur époque et on leur en sait gré.

Axelle Ropert